

## Alphonse de Lamartine et Jean Aicard : histoire d'une amitié

Dans une précédente communication intitulée *Les débuts littéraires de Jean Aicard : aspects et réception de 1862 à 1870*, nous écrivions : « Jean Aicard est un auteur célèbre et mal connu. La célébrité que lui valurent ses poèmes, puis ses succès au théâtre, tant à la Comédie-Française avec *Othello*, *Smilis*, qu'au Théâtre-Libre avec le *Père Lebonnard*, enfin sa réussite dans le domaine romanesque avec, entre autres fictions, *Maurin des Maures*, *Gaspard de Besse* s'est traduite par une reconnaissance littéraire de son vivant, puis par un silence autour de son œuvre qu'ont brisé de loin en loin diverses manifestations et quelques travaux qui ne sauraient masquer l'absence de nos connaissances sur Jean Aicard<sup>1</sup> ». Aussi voudrions-nous prolonger aujourd'hui notre communication précédente en tentant de faire le point de nos connaissances, mais aussi de nos ignorances sur les relations entre Alphonse de Lamartine et Jean Aicard. Certes, l'on pourrait avancer que ces relations sont relativement bien connues puisque divers critiques – Jean Lorédan, Camille Jullian, Jean Calvet, Paul Maurel, Maurice Delplace, plus récemment Luke Martel et Michael Pakenham<sup>2</sup> – en firent état. Toutefois, à l'examen, les informations et les témoignages sont soit contradictoires, soit répétitifs et, en tout état de cause, manquent de précisions, précisions apportées par les documents de première main, dépouillements de presse et lettres reçues par Jean Aicard. Ici, avouons que les preuves matérielles – c'est-à-dire les lettres de Jean Aicard père et de Jean Aicard fils

Jean Aicard, du poème au roman

adressées à Lamartine ou à son entourage – nous manquent cruellement, car les archives du château de Saint-Point, près de Mâcon, ne sont ouvertes aux chercheurs qu'une demi-journée par an, donc peu accessibles... Notre déception s'étendra aussi à la *Correspondance reçue* par Jean Aicard – aux Archives communales de la ville de Toulon – correspondance qui ne contient aucune lettre de Lamartine, sauf une, mais dont le destinataire est Alphonse Karr<sup>3</sup>... Nous ne disposons donc que du témoignage de Jean Aicard lui-même, soit manuscrit, soit publié dans la presse quotidienne ou dans des revues, soit encore de témoignages recueillis dans la *Correspondance reçue*, lettres émanant de condisciples de Jean Aicard à Mâcon ou du secrétaire de Lamartine, Charles Alexandre<sup>4</sup>.

Ce sont des circonstances de famille qui mirent en contact direct Alphonse de Lamartine et Jean Aicard. La mère de ce dernier, rentrée avec lui à Toulon en 1853 après la mort de son compagnon, n'était pas restée seule bien longtemps. Le « successeur » de Jean Aicard père, Alexandre Mouttet, avoué, était en effet un ami. Membre de l'*intelligentsia* toulonnaise, proche des milieux saint-simoniens, il entretenait des relations épistolaires avec Méry, Offenbach, Hippolyte Auger, Victor Gélu, Laprade, Gyp, George Sand, Alexandre Dumas père et fils, Barthélemy St-Hilaire, Jules Michelet, etc., tous passés par Toulon et dont Mouttet s'était fait le cicérone obligé. A cette liste, non limitative, il convient d'ajouter Alphonse de Lamartine accueilli à Toulon, au cours du voyage en Orient, par Jean Aicard père et Alexandre Mouttet<sup>5</sup>.

Le premier document que nous voudrions examiner est le témoignage d'un ami de Jean Aicard, La Sinse, publié dans *Les Petites Annales de Provence*, le 7 octobre 1894, n° 25 :

Le petit Jean fut [...] mis par son grand-père, un paysan, à l'école primaire ; puis à celle des arts et métiers que dirigeait, à Toulon, M. Jaume, un ami de famille. Il s'y exerça à sculpter la pierre, à façonner l'argile, tout en ciselant des fantaisies poétiques pleines de grâce et de charme et pour lesquelles maître Jaume avait de douces indulgences.

A quelque temps de là, Jean Aicard s'en allait au lycée de Mâcon. Dans le château de Montceau, que lui ouvrait le souvenir aimé de son père, l'écolier fut l'objet des plus tendres et des plus affectueuses attentions. M<sup>me</sup> de Cessiat, sœur de Lamartine, et M<sup>me</sup> de Lamartine, que l'histoire nous montre comme une si adorable femme, offraient, de leurs belles mains, les tartines du goûter au petit lycéen, les jours de sortie.

J'ai souvent entendu notre poète redire les souvenirs d'alors et répéter quelle impression ineffaçable ont faite sur lui, la fierté noble et indulgente, la grande élégance humaine de M. de Lamartine et la suave grâce pleine de bonté de M<sup>me</sup> de Lamartine.

## Alphonse de Lamartine et Jean Aicard : histoire d'une amitié

C'est là, où ils étaient adorés, qu'il prit l'amour des bêtes et des chiens<sup>6</sup>. Toutes ses journées de vacances, il les passait dans le parc du château, à jouer, avec les lévriers gris aimés du grand poète et chevauchait allègrement son beau terre-neuve, haut comme un âne, mais borgne.

Toutes ces séductions n'empêchaient pas l'enfant de soupirer, de toute son âme, après le pays natal, le pays du soleil et deux ans plus tard, on dut le transplanter au lycée de Nîmes où il acheva ses études.

Nous pouvons avancer que ce témoignage est exact, même s'il doit être complété par d'autres sources. Ainsi, les Archives communales de la ville de Toulon possèdent dans le *Fonds Jean Aicard*, (carton 1S5, chemise n° 44), les bulletins scolaires de Jean Aicard qui attestent qu'en 1854, il est en classe élémentaire. En revanche nous manquons les documents relatifs à l'école Jaume. De même, nous ne savons rien des circonstances qui ont motivé l'inscription de Jean Aicard au lycée de Mâcon. Les informations sont ici contradictoires : pour Paul Maurel, ce serait sa demi-sœur, M<sup>me</sup> Lonclas, qui mit Jean Aicard au lycée de Mâcon ; pour un autre ce serait le grand-père maternel<sup>7</sup>... L'hypothèse qui semblerait la plus plausible est celle de Luke Martel, reprise par Maurice Agulhon. Ce dernier écrit :

...lorsque vers 1860 le temps sera venu de mettre le jeune Jean Aicard au collège, Mouttet et Victorine voudront éviter celui de Toulon (où la famille André, bafouée, avait peut-être laissé des influences) et l'enverront à celui de Mâcon pour que Lamartine veille sur lui<sup>8</sup>.

Hypothèse la plus plausible, disions-nous : de fait, plusieurs lettres postérieures à cette scolarité attestent que Mouttet se comportera comme un père adoptif, en conseillant le jeune poète, en sollicitant ses amis parisiens ou varois pour que l'on accueille les essais poétiques de Jean Aicard. Maurice Agulhon écrit : « ...vers 1860 ». Précisons : le dossier 1S5 du *Fonds Aicard* mentionne la présence de l'élève, qui est en classe de huitième puis de septième, au lycée impérial de Mâcon de mars 1858 au 16 novembre 1859, date du transfèrement au lycée de Nîmes. Les bulletins montrent que l'élève Aicard, après des débuts difficiles, « est parvenu à contracter de bonnes habitudes de travail et de conduite », suivant le rapport du proviseur Michaud. L'élève Aicard se situera dans le peloton de tête. Il aura même – mais pouvait-on en douter – le premier prix de récitation classique le 9 août 1859<sup>9</sup>.

Jean Aicard, du poème au roman

Si la vie en internat fut assez grise, pour ne pas dire triste – Jean Aicard y fera allusion dans *L'âme d'un enfant*, ouvrage en partie autobiographique –, le jeune élève aura la consolation des visites de ses correspondants ou de sa mère, et peut-être d'Alexandre Mouttet. Outre Lamartine, Jean Aicard avait aussi pour correspondante « une bonne vieille dame, veuve d'un pharmacien<sup>10</sup> » dont il garda un souvenir attendri. Lamartine lui-même prit son rôle très au sérieux, comme le prouve cette lettre datée : Lyon le 11 mars 1890, signée H.[enri] Cassaroles, écrite à l'occasion de la représentation du *Père Lebonnard* donnée au théâtre des Célestins, et dont nous extrayons ces lignes :

Pendant une récréation de midi à une heure, un vieillard boutonné jusqu'au col dans sa grande redingote noire vint vous voir au lycée et vous appeler lui-même dans la cour où nous étions à nous amuser car il n'avait pas trouvé le concierge Chanut à son poste. Le visage de ce vieillard ne m'était pas inconnu. Je vous dis au passage : « N'est-ce pas M. de Lamartine ? Oui », dites-vous, « il est mon correspondant<sup>11</sup> ».

Et Jean Calvet, à la suite d'Adolphe Brisson, le directeur des *Annales* – revue qui pré-publia le roman de Jean Aicard *Tata* qui eut un grand succès – a raconté l'histoire suivante :

Lamartine, voulant récompenser les premiers vers de l'enfant, lui promit, pour un jour prochain, un petit chien. Rentré au lycée, l'écolier ébloui voulut remercier Lamartine et il lui écrivit une lettre qui se terminait par ce trait : « Je vous prie de présenter mes compliments à votre belle levrette et à M<sup>me</sup> de Lamartine ». Outré de cette impolitesse le proviseur fit appeler l'élève et l'admonesta, sévèrement : « Monsieur il y a des choses qu'à votre âge il faut déjà savoir ; les bêtes doivent passer après les personnes dans l'affection des garçons bien élevés ; vous auriez pu dire au moins : Je vous prie de présenter mes compliments à M<sup>me</sup> de Lamartine et à votre belle levrette<sup>12</sup> ».

L'on ne peut se défendre d'un désir de « mise en scène » de la part de Jean Calvet et nous avons, un temps, pensé que l'anecdote était controuvée. Toutefois, une lettre de Jean Aicard datée du 31 décembre 1857 – Jean Aicard a donc passé deux ans à Mâcon – et adressée à sa mère confirme sobrement la véracité de l'anecdote :

En montrant la lettre à M. de Lamartine au proviseur – car le censeur était sorti – le proviseur m'a dit qu'il fallait lui souhaiter la bonne année et placer l'homme avant les chiens, les calèches, etc, etc<sup>13</sup>.

L'anecdote est, par ailleurs, intéressante en ce qu'elle nous apprend qu'au contact de Lamartine, Jean Aicard – il n'a alors que

neuf-dix ans – commence déjà à écrire des vers. Il est vrai qu'il baignait dans un climat, une atmosphère poétiques qu'il a décrits avec émotion. Sensibles au ton, revues et journaux rapportèrent l'anecdote. Nous avons choisi la relation publiée dans *Le Gaulois du dimanche*, supplément hebdomadaire Littéraire et illustré des 21-22 janvier 1905, tout entier dans ce n° 392 consacré à Alphonse Karr, qui contient entre autres un article titré « Alphonse Karr et Lamartine » : c'est la version la plus complète que nous ayons trouvée<sup>14</sup>. Jean Aicard, après avoir précisé qu'il avait entendu parler d'Alphonse Karr à Monceaux, écrit :

On nous dictait du Lamartine au lycée. Un jour ce fut *La mort du chevreuil* ; un autre jour, cette histoire, vous savez, des petites harpes éoliennes faites avec de blonds cheveux d'enfant, puis avec les cheveux blancs de la grand-mère qui, plus tristement, chantent à la brise... Les écoliers ont pour les poètes dont ils apprennent la prose ou les vers des vénération inexprimables. Virgile, La Fontaine leur paraissent des êtres fabuleux, presque des dieux. M. de Lamartine m'inspirait une sorte de terreur sacrée. Je savais que c'était un roi détrôné et un poète triomphant.

Mais il y avait à Monceaux des chiens, et les chiens m'apprivoisaient. Il y avait des levrettes fines, élégantes, puis un énorme épagneul, borgne, docile, qui se laissait monter comme un âne. On pouvait jouer avec lui du matin au soir.

Le soir, dans le salon, la conversation réunissait tout le monde. Le plus souvent, il y avait là autour de M<sup>me</sup> Lamartine, M<sup>me</sup> Cessia, M<sup>me</sup> de Pierreclos, M. Charles Alexandre, qui fut le secrétaire, puis l'ami et plus tard l'historien de Lamartine ; il y avait des visiteurs, je ne savais qui... J'écoutais, plein d'étonnement, des choses. La haute stature de Lamartine m'imposait. Je revois très bien ce buste élancé, ce cou fier, ce port de tête à face relevée. Ses paroles tombaient de haut... Je me disais : Voilà pourtant l'homme qui a écrit *La mort du chevreuil* ! Et j'étais surpris. Ce qui m'étonnait, c'était d'être là, si près, et de n'en être pas foudroyé !

Un soir Lamartine lut des vers. Oh ! je m'en souviens très bien. Je les aimais déjà, les paroles rythmées, les vers chantants.

Que lisait donc Lamartine ? La *Lettre à Alphonse Karr, jardinier*

« ... Ami, vite un peu d'ombre !

Nous avons trop hâlé notre front et nos mains

Aux soleils, aux roulis des océans humains !

Echappés tous les deux d'un naufrage semblable,

Faisons-nous sur la plage un oreiller de sable,

Et qu'insensiblement, flot à flot, pli sur pli,

La marée en montant nous submerge d'oubli !

. . . . .

Je vends ma grappe en fruits comme tu vends ta fleur.

. . . . .

Jean Aicard, du poème au roman

C'était un autre siècle, et pourtant c'est hier ;  
 Aristippe masqué du front d'Alcibiade...  
 Prompt à tout, prêt à tout, à la mort, à l'exil...  
 Le front pâle et pourtant illuminé d'histoire,  
 Tu me parlais de Rome un Tacite à la main,  
 Des victoires d'hier, des dangers de demain ;  
 Tu regardais la peur en face, en homme libre,  
 Et ta haute raison rendait plus d'équilibre  
 A mon esprit frappé de tes grands à-propos !

.....  
 J'appris à t'estimer, non au vain poids d'un livre,  
 Mais au poids d'un grand cœur qui sait mourir et vivre !

.....  
 Un jardin qu'en cent pas l'homme peut parcourir,  
 Va, c'est assez pour vivre, et même pour mourir ».

Ainsi chantait le héros. Alors, tout de suite, je me pris à admirer confusément cet autre poète qui cultivait des fleurs, là-bas, sous le soleil et qui méritait de Lamartine une si belle lettre en vers, qu'on nous dicterait peut-être au lycée un jour.

Ce soir-là, il ne fut question, à Monceaux, que d'Alphonse Karr. Quand le grand poète nous accompagna jusqu'à la voiture, dans la nuit, il parlait encore des *Guêpes* avec beaucoup de passion, de gestes... Je revois tout, très distinctement, dans mon souvenir... Lamartine s'arrêtait par instants dans l'avenue de peupliers, et il me paraissait svelte, grand comme l'un d'entre eux. Un bâton de vigne pendait à son poignet par une courroie, et il boutonnait et déboutonnait machinalement, dans le feu du discours, sa veste de bure grise... Dans ma tête d'enfant, tout cela prit une importance extraordinaire et ne s'est plus effacé<sup>15</sup>.

Et l'on ne peut qu'adhérer à ce que Maurice Delplace écrivait, en forme de bilan, en 1970, à l'occasion du cinquantenaire de la pièce *Forbin de Solliès ou le Testament du Roi René* : « Ainsi le poète des *Méditations* fut le maître en poésie de Jean Aicard », et il ajoute : « Jean Aicard n'oubliera pas Lamartine dont il conservera un porte-plume avec manche en os avec lequel il écrira son œuvre<sup>16</sup> ».

Postérieurement au séjour mâconnais de 1857-1859, Jean Aicard reviendra voir Lamartine – mais à des dates qui nous échappent – en 1859 et en 1860, si l'on suit ce qu'en dit Jean Aicard dans l'article nécrologique qu'il consacra à Lamartine, daté : Paris, mars 1869 et publié dans *Le Phare de Marseille*, n° 116, du vendredi 16 avril 1869.

Les encouragements de Lamartine ne furent pas vains, puisqu'à partir de 1857 Jean Aicard ne cessera d'écrire des vers, dont le *Fonds*

Aicard des Archives communales de la ville de Toulon possède des « vestiges de mes cahiers d'enfance » en 1S40, des poèmes de 1861 à 1869 en 1S38 ; poèmes souvent inédits, dont plusieurs adressés à sa mère et à son « tuteur », Mouttet, et les brouillons, épreuves, placards des *Jeunes croyances*, dont le titre définitif ne fut trouvé qu'*in extremis*. Notons ici que la plupart des poèmes de ce premier recueil furent pré-publiés dans la presse, dans des revues comme *La Tribune lyrique et la Tribune mâconnaise réunies*, journal littéraire, critique, scientifique, artistique paraissant trois fois par mois à Mâcon. Tout naturellement, Jean Aicard envoya à ses amis mâconnais, à Lamartine, à sa famille et à Charles Alexandre un exemplaire des *Jeunes croyances*. Charles Alexandre rendit même compte du recueil dans *Le Toulonnais* du mardi 25 juin 1867<sup>17</sup>. Dans une lettre de peu antérieure, datée du 9 juin 1867, Charles Alexandre donna des nouvelles de Lamartine vieilli, ruiné, qui allait mourir un an et demi plus tard :

Il est si souffrant, si triste qu'on ne reçoit plus, même les plus intimes amis. Il doit revenir ici dans son grand foyer de Monceaux dont on vend des lambeaux pour combler le gouffre des dettes. Oh ! l'immense infortune, comme vous dites. J'ai beaucoup aimé votre généreuse défense du pauvre grand poète.

Revenant sur cette affaire dans *Le Phare de Marseille* daté du vendredi 16 avril 1869, Jean Aicard écrira : « ...j'avais répondu à une insulte adressée à un poète mourant. Lamartine a lu ces vers, et j'ai la satisfaction [...] de savoir qu'il m'en a été reconnaissant, m'en a aimé un peu<sup>18</sup> ».

Les circonstances dans lesquelles Jean Aicard a été amené, au début de 1867, à prendre publiquement la défense de Lamartine méritent d'être précisées. Pour Lamartine, l'année 1866 s'était terminée en catastrophe, au point que Didot, qui lui était pourtant tout acquis, avait dû interrompre l'impression du *Cours familier de littérature*, faute d'avoir été payé depuis plusieurs mois. Il risquait même de se trouver sous le coup d'une procédure judiciaire de saisie de tous ses biens. Napoléon III jugea probablement l'occasion favorable pour réaliser à peu de frais une excellente opération publicitaire. Et, il faut bien le dire, le fondateur de la Deuxième République était prêt à capituler. Il écrivit le 12 octobre au secrétaire particulier de l'empereur : « Je vous prie de dire à l'Empereur que j'ai reçu avec respect et reconnaissance les propositions qu'il a la bonté de me faire...<sup>19</sup> ». Bref, l'homme de Février

Jean Aicard, du poème au roman

passait à la caisse du Deux-Décembre, pour reprendre la forte expression d'Henri Guillemin. Emile Ollivier, ami de longue date de Lamartine, accepta d'être devant la Chambre le rapporteur du projet de loi tendant à instituer une « récompense nationale ». Le projet prévoyait une dotation de cinq cent mille francs sous forme d'une rente viagère de vingt-cinq mille francs. Il fallait assurément du courage à Emile Ollivier car la proposition provoqua, dans une partie de l'opinion et de la presse parisiennes, une violente campagne de dénigrement contre Lamartine, accusé, une fois de plus, d'avoir proclamé la République en février 1848 et d'avoir dilapidé une immense fortune par des dépenses inconsidérées. Une partie de l'opinion républicaine, la plus à gauche, protesta, considérant que Lamartine se couchait devant le régime impérial. Et le polémiste Henri de Rochefort pourra dire plus tard que Lamartine avait « changé sa lyre en tirelire ». Lamartine en fut vivement affecté. A Charles Alexandre, qui avait pris sa défense dans *Le Journal de Saône-et-Loire* du 14 mars 1867, il écrivit : « Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel degré d'infamie et d'ingratitude se portent les propos et les résolutions négatives de la Chambre des députés. J'en suis renversé, mais je n'en suis pas vaincu<sup>20</sup>. » Le rapport d'Emile Ollivier sera présenté devant le Corps législatif le 9 avril, la loi votée le 8 mai. Ecrasé par l'humiliation, Lamartine eut le 1<sup>er</sup> mai une attaque d'apoplexie dont son intelligence ne se remettra pas. A Valentine, qui lui avait appris la décision, il répondit en courbant la tête : « Je suis maintenant comme les chiens qui se taisent et qui se cachent pour mourir<sup>21</sup>. » Et Charles Alexandre confirme : « Lamartine fut blessé à mort par l'acte du Corps législatif ».

Jean Aicard répondit donc au torrent d'injures, à sa manière, par des vers datés : Paris, 25 avril 1867, publiés dans le *Figaro*<sup>22</sup>, à une date qui nous échappe, fin avril-début mai, en plein débat parlementaire, vers recueillis aux pages 104-106 de son recueil *Les jeunes croyances* :

#### A LAMARTINE

Le temps heureux n'est plus où rayonnait la Grèce,  
Où Périclès vivait, étoile de plein jour !  
Où les peuples, ardents de force et de jeunesse,  
Voyant un Dieu partout, sentaient partout l'amour !

## Alphonse de Lamartine et Jean Aicard : histoire d'une amitié

Le temps, le temps est mort des couronnes civiques,  
 Où l'on n'oubliait plus le poète vainqueur !  
 Il est bien mort, ce temps des vieilles républiques  
 Qui payaient largement les cœurs avec le cœur !

L'orgie en ses festins n'a même plus de roses !  
 Les âmes sont de cire, et les fleurs de métal ;  
 Des dieux et de l'amour il nous reste deux choses :  
 La pâle indifférence et le désir brutal !

Les jeunes d'aujourd'hui vaudraient-ils ceux d'Athènes ?  
 Eux qu'on voit, dédaigneux du juste en cheveux blancs,  
 Récolter ces moissons hâtives de leurs graines :  
 Des nouveaux-nés déjà blêmes et tout tremblants !

D'autres l'ont dit : plus rien ne bat dans les poitrines !  
 Et s'il est quelque part, triste, sur les sommets,  
 Un héros de jadis, meurtri de nos ruines,  
 Et tel que notre temps n'en verra plus jamais !

S'il reste un grand poète et s'il reste un grand homme,  
 O miracle ! si grand qu'en un dernier effort,  
 La foule, par hasard, s'en souviennet et le nomme,  
 Un dormeur, réveillé, l'insulte, et se rendort !

Ah ! comme il faut vouloir, pour garder l'espérance !  
 Père, des bruits confus sont venus jusqu'à moi ;  
 On a cru t'émouvoir et troubler ton silence,  
 Mais, te sachant trop haut, j'ai répondu pour toi.

Paris, 25 avril 1867.

Le lecteur ne pourra manquer d'être frappé par l'absence d'un ton agressif : tout au contraire, ces vers sont empreints de tristesse, d'une indignation mal contenues, que souligne l'abondance des points d'exclamation devant l'indifférence de la foule. Et sans doute faut-il voir là, en germe, le sens de la mission que s'assignera désormais Jean Aicard...

De fait, après la mort de Lamartine, et même si nous n'avons découvert aucune trace écrite, nous inclinons à croire que Jean Aicard, qui connaissait la famille Ollivier<sup>23</sup>, ressentit douloureusement la deuxième insulte, nous devrions dire la deuxième mort de Lamartine, puisque Emile Ollivier qui devait prononcer un *Discours sur Lamartine*,

Jean Aicard, du poème au roman

le 5 mars 1874, à la séance de l'Académie française – Emile Ollivier avait été élu le 7 avril 1870 au fauteuil occupé par Lamartine, mais sa réception officielle, en séance publique fut différée par la guerre – en fut empêché, en raison de l'opposition de l'Académie à certaines expressions de son discours<sup>24</sup>. Emile Ollivier siégea donc sous la Coupole sans y avoir été reçu et Lamartine n'eut pas d'éloge académique, du moins pas en 1874... Il fallut attendre le jeudi 15 novembre 1883 pour que, l'Académie française ayant mis au concours l'éloge de Lamartine, Jean Aicard fût admis à lire sous la Coupole une partie de son poème qui avait remporté le premier prix<sup>25</sup>. Dans l'intervalle, Jean Aicard semble s'être rendu, au moins une fois, au lycée de Mâcon, peut-être en 1877 : le pèlerinage donnera matière au « Lierre du lycée Lamartine »<sup>26</sup> :

#### LE LIERRE DU LYCEE LAMARTINE

*A M. Navarre, Censeur.*

J'ai voulu revoir le lycée  
Où mon enfance pleura tant ;  
C'est bien là que je l'ai laissée ;  
Elle m'accueille en sanglotant.

C'est aujourd'hui Pâque fleurie ;  
On a lâché les écoliers ;  
Je remonte, l'âme attendrie,  
Mon passé, par ces escaliers.

Loin de mon pays de lumière,  
Où l'hiver même est réchauffant,  
Entre ces murs de froide pierre,  
Il fut dur, mon exil d'enfant.

« Voyez-vous, dis-je au nouveau maître,  
Qui me reçoit en vieil ami,  
Chaque détail, par tout mon être,  
Réveille l'enfant endormi.

« Il s'éveille, il sort de moi-même ;  
Hélas ! il ne me connaît pas ;  
Moi, je le connais, et je l'aime,  
Ce petit qui pleure tout bas.

Alphonse de Lamartine et Jean Aicard : histoire d'une amitié

« Pour un moment, il veut revivre ;  
Ses yeux sont grands ouverts, – voyez !  
Si nous marchons, il va nous suivre...  
Oh ! comme ses yeux sont noyés !

« Sur ses traces, la petite ombre  
Remet ses deux pieds, pas à pas...  
Il pleut ; au fond du hangar sombre,  
Elle regarde vers là-bas !

« Le ciel rit ; dans le libre espace  
Le pauvre petit spectre, en pleurs,  
Suit des yeux chaque oiseau qui passe  
Et qui peut aller voir des fleurs !

« Il s'assied au banc de la classe  
Où son chiffre est encore gravé ;  
Il retrouve partout sa trace,  
Et refait – ce qu'il a rêvé !

« Mauvais rêve, dis-je au bon maître ;  
(Et je sentis mon cœur serré...)  
J'étais grondé, puni peut-être,  
Seulement pour avoir pleuré ! »

Puis, honteux, après un silence :  
« Je n'apprenais pas ma leçon...  
Pour rêver du ciel de Provence,  
Et du lierre de ma maison !

« ... Certes, il faut lire un livre,  
Mais aussi dans les fleurs des bois,  
Et si Virgile nous enivre,  
C'est qu'un oiseau chante en sa voix !

« Quand, nous disons : *Rosa, la rose*,  
Montrez-nous les rosiers aimés,  
Ou n'apprenez que de la prose  
A l'enfant que vous enfermez !

« Cette muraille, ah ! qu'elle est haute !... »  
– « Oui, nos petits ne l'aiment pas,  
Dit le maître, bon comme un hôte :  
Ils jouent mieux sous ces murs plus bas... »

Alors, mon Enfance oubliée  
Revint vers nous et lui parla :  
« Oh ! murmura sa voix mouillée,  
Monsieur, plantez un lierre, là ! »

Jean Aicard, du poème au roman

– « Monsieur, me dit le jeune maître,  
Si vous revenez dans dix ans,  
Vous ne pourrez plus reconnaître  
Ce mur en horreur aux enfants...

« Un lierre en couvrira la pierre,  
Verdure d'hiver et d'été...  
Les oiseaux viendront dans le lierre,  
Car le lierre sera planté... »

Je crus voir, en passant la porte  
Du lycée aux murs étouffants,  
L'ombre de mon Enfance morte  
Qui jouait avec des enfants.

Outre ses poèmes, qui furent autant d'hommages au grand disparu, l'on ne saurait négliger une autre facette de la personnalité de Jean Aicard dont les contemporains se sont plu à louer les qualités oratoires. Homme du Sud, Jean Aicard possédait – l'expression revenait sans cesse sous la plume des journalistes – une « voix chaude et vibrante ». Ainsi, et sans que cette liste soit limitative, nous avons, au cours de nos dépouillements dans le *Fonds Aicard* des Archives communales de la ville de Toulon, repéré dans le carton 1S45 *Coupures de presse, Jean Aicard* plusieurs articles rendant compte de conférences sur Alphonse de Lamartine ou y faisant largement allusion comme dans la *France Moderne* du 10 mai 1891 : Jean Aicard, à Marseille, « par de nombreuses lectures [a] fait ressortir l'idéalisme matériel, l'idéalisme moral et surtout l'amour infini sous toutes ses formes et dans toutes ses variétés du chantre d'Elvire et de *Jocelyn*, dont le panthéisme est si éthéré » ; comme dans *Le Petit Marseillais* du mercredi 13 mai et dans *Lamartine-Revue* du 1<sup>er</sup> juin 1891, *Le Petit Provençal* et *Le Soleil du Midi* du dimanche 24 mai 1891, sans compter les multiples conférences données sur Alphonse Karr et Lamartine. Reconnaisante, l'Académie de Mâcon l'admit en son sein comme membre associé le 20 avril 1899<sup>27</sup>.

L'histoire des rapports entre Alphonse de Lamartine et Jean Aicard contient, on le voit, encore des zones d'ombre qui ne se dissiperont que par la découverte et la publication des lettres croisées. Et sans doute aurons-nous la confirmation qu'Alphonse de Lamartine fut à l'origine de

la vocation poétique de Jean Aicard. L'on ne saurait pourtant souscrire sans réserve à cette assertion, tant de fois répétée sous la plume d'amis et de commentateurs de Jean Aicard, que Lamartine fut Le maître en poésie de Jean Aicard. La *Correspondance reçue* atteste que dans les années de jeunesse, donc de formation, Jean Aicard entretenit, à des degrés divers, des échanges épistolaires avec tous les poètes qui comptaient, Victor Gélou, Victor de Laprade, Sully Prudhomme, Rimbaud, Théodore de Banville, Laurent-Pichat<sup>28</sup>, Victor Hugo<sup>29</sup>... Mais l'assertion est exacte en ce sens que Jean Aicard fut nourri par la lecture des grands romantiques qu'il contribua à mieux faire connaître et aimer en faisant partie d'associations, en donnant des conférences<sup>30</sup>. A ce titre, on a pu dire de Jean Aicard qu'il fut, sinon un romantique, du moins un digne continuateur de l'esprit et de la poésie romantiques. A Fernand Laudet qui lui demandait une série de conférences<sup>31</sup> : « Parlez-nous de la poésie et des poètes du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, – ou bien d'un seul poète, de l'un de vos préférés », Jean Aicard ne sut que répondre : « Mon embarras fut extrême, car je les aime tous, diversement et également, comme on doit les aimer, je veux dire d'un même cœur quoique dans un esprit différent ». Mais le premier nom qui se présenta alors à son esprit fut Alphonse de Lamartine<sup>32</sup>.

Jacques PAPIN

#### NOTES

1. Voir dans *Présence de Jean Aicard : 1848-1998*. Actes de la table ronde présentée à Solliès-Ville, La Garde-Freinet, Hyères, La Garde, Les Mayons, Bormes-les-Mimosas et Toulon pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de Jean Aicard, né le 4 février 1848. Avant-propos du professeur Pierre Navarrane, président de l'Académie du Var. Toulon, Ed. Alamo, 1998, p. 93.
2. Jean Lorédan, *Jean Aicard*, Paris, 1904. Il s'agit d'une notice biographique de quatre pages, imprimée, semble-t-il, par Flammarion puisque nous lisons en pied de page : « Les œuvres de Jean Aicard sont rééditées par Flammarion, 26 rue Racine ». Les Archives communales de la ville de Toulon, dans le *Fonds Jean Aicard*, carton 1S53, conservent une centaine d'exemplaires de cette notice, destinée à répondre aux nombreux solliciteurs qui écrivaient à Jean Aicard.

## Jean Aicard, du poème au roman

Camille Jullian, *Jean Aicard, la Provence et le Félibrige*. Discours de réception à l'Académie française prononcé le 13 novembre 1924, Paris, Librairie Ancienne Edouard Champion, 1925.

Jean Calvet, *La poésie de Jean Aicard*, Paris, Hatier 1909.

Jean Calvet, *La prose de Jean Aicard*, Etude littéraire et Extraits, Paris, Hatier, 1910.

Paul Maurel, « Jean Aicard par un témoin de sa vie », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon*, 1942, n° 71, 1er trimestre, p. 61-80.

Paul Maurel, « Souvenirs sur Jean Aicard », *Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon*, 1962, n° 84, p. 55-76.

Maurice Delplace, « Jean Aicard et ses amis », *Les Amis des villages varois. 1920-1970*, Cinquantenaire de la pièce *Forbin de Solliès ou le Testament du Roi René* de Jean Aicard, 1970.

J. Luke Martel, *Jean Aicard et la Provence*, Thèse de Doctorat d'Université, mai 1957, Aix-en-Provence.

Michael Pakenham, *Une revue d'avant-garde au lendemain de 1870 : La Renaissance littéraire et artistique* dirigée par Emile Blémont, Thèse de Doctorat d'Université, Paris IV, octobre 1995.

Nous avons également dépouillé divers dossiers susceptibles de contenir des informations aux Archives communales de la ville de Toulon, dans le *Fonds Jean Aicard*, cartons 1S52 : *Bibliothèque de Jean Aicard* et 1S53 : *Biographie de Jean Aicard* et, aux Amis du Vieux Toulon, le carton Jean Aicard.

3. La lettre datée : Monceaux près Mâcon, 22 janvier 1858, adressée par Alphonse de Lamartine à Alphonse Karr, a dû être donnée par ce dernier à Jean Aicard. Karr l'a reproduite dans *Le Livre de bord*, 4<sup>e</sup> série, p. 206. Paris, Calmann-Lévy, 1879-1880.

Ce n'est pas la seule lettre donnée par Alphonse Karr puisque nos dépouillements ont permis d'établir qu'une lettre d'Alexandre Dumas père et une lettre de Roger de Beauvoir sont conservées au sein du *Fonds Aicard* aux Archives communales de la ville de Toulon.

4. Charles-Emile Alexandre, né à Morlaix le 23 août 1821, fit ses études à Paris au lycée Louis-le-Grand. C'est au cours de cette période qu'il fait la connaissance de Dargaud et, le 9 mars 1843, il est introduit par celui-ci dans le salon de Lamartine. A sa sortie du lycée, Charles Alexandre commence sans enthousiasme une carrière au ministère des Finances puis, à la mort de son frère en 1845, retournera quelque temps à Morlaix jusqu'en 1848.

Il collaborera à l'*Événement* de Victor Hugo, devint le secrétaire de Lamartine de 1849 à 1852 qu'il suivra à la rédaction du *Pays*, dirigé par Lamartine. A partir de 1852, Charles Alexandre vivra la plus grande partie de l'année à Mâcon où il se mariera avec Fanny Chambore, d'une famille de la bonne société. Il consacrera ses loisirs aux lettres et à la poésie : il publiera *Les espérances*, en 1852, *Les grands maîtres*, en 1860, *Le peuple martyr*, en 1865 et deux ouvrages, précieux, consacrés aux Lamartine : tout d'abord des *Souvenirs sur Lamartine*, en 1884 et *M<sup>me</sup> de Lamartine* en 1887.

Les rapports entre Jean Aicard et Charles Alexandre sont attestés par la présence de trois lettres dans le *Fonds Jean Aicard* des Archives communales de la ville de Toulon, carton 1S13 : deux lettres sont datées, Lagrange St-Pierre 25 mai et 9 juin 1867 ; la

## Alphonse de Lamartine et Jean Aicard : histoire d'une amitié

- troisième, plus tardive, est datée 5 février 188[4]. *Les jeunes croyances*, Paris, Alphonse Lemerre, 1867, contiennent une pièce, la n° IV-X, titrée : *Samson*, dédiée à M. Charles Alexandre, p. 115 sq.
5. Sur ce personnage, il convient de lire les pages éclairantes de Maurice Agulhon dans *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique : Toulon de 1815 à 1851*, Ecole des hautes études en sciences sociales ; Centre de recherches historiques. Collection « Civilisations et sociétés », n° 18. Mouton, Paris-La Haye, 1970, 2<sup>e</sup> éd., 1977 – voir surtout les pages 257-258. Nous avons apporté quelques précisions dans nos *Débuts littéraires de Jean Aicard*, voir p. 107, notes 16 et 18. Enfin, le dépouillement du *Fonds Aicard* aux Archives communales de la ville de Toulon montre que Mouttet, par ses relations étendues, non seulement guida le jeune Aicard, mais plaça dans des revues et des journaux les premiers poèmes de celui-ci. Jean dédiera à son « père adoptif » un poème – la pièce n° I-X, titrée : *Solus eris*, p. 27-28 des *Jeunes croyances*, Paris, Alphonse Lemerre, 1867.
  6. Camille Jullian sera frappé par cet aspect puisqu'il écrivit – voir p. 24 de son *Discours...* – : « Les lévriers de Lamartine, Jean Aicard ne les oubliera jamais, non plus que ces chevaux qui firent la fierté du grand homme aux années de sa fastueuse richesse. Nous en retrouverons le souvenir dans les chiens de *Mélita*, le Jupiter du *Diamant noir*, dans Sultan, le cheval de *Notre-Dame-d'Amour*, Blanchet le cheval du *Roi de Camargue*, et Cabri, le cheval de Jean Aicard lui-même. Lamartine lui avait appris qu'on pouvait traiter en figures de romans ou de poèmes de simples animaux, qui, eux aussi, ont leurs instants d'orgueil et leurs heures de fidélité. »
  7. Paul Maurel, « Jean Aicard par un témoin de sa vie » – voir note 2 – p. 62.
  8. Luke Martel, *op. cit.*, p. 8-9.  
Maurice Agulhon, *op. cit.*, p. 258.
  9. Par exception, le diplôme a été classé non pas dans le carton 1S5, chemise n° 44, mais dans le carton 1S52 *Bibliothèque Jean Aicard*.
  10. Suivant l'auteur anonyme de la *Biographie de Jean Aicard* – voir p. 4 – dont le texte, à côté de poèmes, se trouve dans une plaquette de 16 pages, titrée : *Centenaire de la naissance de Jean Aicard*, 4 février 1948. Préface de F. Drouillon, inspecteur d'Académie. L'opuscule fut édité à l'initiative de la Section Varoise du Syndicat des Instituteurs.
  11. Voir dans *Correspondance à Jean Aicard*, des Archives communales de la ville de Toulon, le carton 1S12, n° 1270. Le *Fonds Aicard* conserve – n° 1271 – une deuxième lettre datée : Lyon 4 mars 1891.
  12. Jean Calvet, *La poésie de Jean Aicard*, *op. cit.*, p. 6-7 ; Camille Jullian, *op. cit.*, p. 24. Nous nous bornons, ici, à ces deux citations car l'anecdote a été reprise, peu ou prou, dans les ouvrages, opuscules, articles de revues et de journaux, dressant une biographie plus ou moins fidèle de Jean Aicard.
  13. La lettre de Jean Aicard, publiée en *fac-simile* dans *Présence de Jean Aicard*, *op. cit.*, p. 41-42, est conservée aux Amis du Vieux Toulon dans le MS 58, volume 4 – c'est une chemise – : *Lettres de personnages célèbres adressées à Jean Aicard*.

Jean Aicard, du poème au roman

14. *Le Gaulois du dimanche* est conservé, à de nombreux exemplaires, dans le *Fonds Aicard* des Archives communales de la ville de Toulon, carton 1S64, n° 136. Voir la reprise *in extenso* par Jean Calvet, *La prose de Jean Aicard, op. cit.*, p. 203-205.
15. *La lettre à Alphonse Karr, jardinier*, par Alphonse de Lamartine a été publiée à Mâcon, Impr. Protat, 1857. Cette plaquette fut imprimée au début de décembre 1857. La *Bibliographie de la France* indique que sa publication eut lieu le 3 janvier 1858 à 20 exemplaires seulement. Le *Cours familier de littérature* fit paraître *La lettre à Alphonse Karr* au Tome V, XXV<sup>e</sup> entretien (janvier 1858), p. 19-29, dans le *Préambule de l'année 1858*. On peut consulter le texte et l'annotation dans l'édition des *Œuvres poétiques*, édition présentée, établie et annotée par Marius-François Guyard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Edition Gallimard, 1963 – texte p. 1504-1510 et notes p. 1936.  
*Les guêpes* d'Alphonse Karr est le titre le plus connu du « jardinier de Maison-close ». Cette publication s'échelonna de novembre 1839 au 1<sup>er</sup> octobre 1876 : le détail peut en être suivi aux pages 109-110 de l'ouvrage de Derek P. Scales, *Alphonse Karr, sa vie et son œuvre* (1808-1890), Genève, Droz, et Paris, Minard, 1959. Ce livre bref – 135 pages –, mais d'une remarquable densité informative, fait le point de nos connaissances sur les rapports Lamartine-Karr qui se connurent dans le salon de M<sup>me</sup> de Girardin. Toutefois, avant 1848, les deux hommes ne se connaissaient guère, même si dans *Les guêpes*, Alphonse Karr laissait paraître sa sympathie pour le caractère, le talent et les vues politiques du poète-homme d'Etat. Mais à partir de mai 1848, Karr alla voir quotidiennement Lamartine au petit jour. Et Lamartine évoquera en 1857, alors qu'il n'était plus rien, le souvenir de ces conversations matinales. Des divergences politiques les séparèrent, mais ne brisèrent point leur amitié. Voir les pages 32, 55-56, 60-62, 78.
16. Maurice Delplace, *op. cit.*, p. 19-20.
17. Voir le texte de la lettre de Charles Alexandre datée : Lagrange St-Pierre 9 juin 1867 et le compte rendu des *Jeunes croyances* dans l'annexe I.
18. Il s'agit ici de l'article nécrologique publié dans la rubrique *Variétés*, p. 2-3. L'article n'apporte rien que nous ne sachions déjà sur le séjour de Jean Aicard à Mâcon, et surtout sur les visites faites à Monceaux. Plus intéressante, ici, à notre sens, est la défense de l'homme de 1848 : Jean Aicard relèvera et insistera sur l'honnêteté de Lamartine en 1848 et dans la période postérieure.
19. Napoléon III n'avait cessé de faire savoir à Lamartine qu'il était prêt à lui venir en aide. Lamartine avait toujours refusé.
20. Voir le texte paru fragmentairement dans la *Revue de France*, 16<sup>e</sup> année, tome deuxième, mars-avril 1936, p. 252-253, dans l'article d'Henri Guillemin, « Lamartine : la tombée de la nuit, lettres inédites (1859-1869) ».
21. Voir sur cette affaire de la « récompense nationale » les pages 548 à 550 de la biographie de Maurice Toesca, *Lamartine ou l'amour de la vie*, Paris, Albin Michel, 1969 ; les pages 464-465 du *Lamartine* par Gérard Unger, *Grandes Biographies*, Paris, Flammarion, 1998. Mais il convient de se reporter surtout aux travaux d'Henri Guillemin, dont l'inventaire a été dressé par Patrick Berthier aux pages 163 et sq. du volume *Autour de la Correspondance de Lamartine*, *Cahiers d'études sur les*

## Alphonse de Lamartine et Jean Aicard : histoire d'une amitié

- Correspondances du XIX<sup>e</sup> siècle, Cahier n° 1, Clermont-Ferrand, 1991. L'inventaire, commode et donc précieux, permet de constater que cette période, outre l'article cité dans la note 20, a fait l'objet d'un livre de Henri Guillemin, *Lettres des années sombres* (1852-1869), Fribourg, Librairie de l'Université, 1942. Malgré son ancienneté, ce livre, insurpassé pour la période considérée, contient sur la vieillesse de nombreuses et belles lettres qui montrent la déchéance progressive de Lamartine. Ajoutons enfin que nous avons bénéficié du concours obligeant de M. Christian Croisille. Qu'il en soit, ici, publiquement remercié.
22. Suivant l'auteur anonyme de la *Biographie de Jean Aicard* – voir note 10, p. 47 ; voir aussi La Sinse dans *Les Petites annales de Provence*, 7 octobre 1894, n° 25, p. 4 ; Jean Loredan, *op. cit.*, p. 1. Michael Pakenham, enfin, dans sa thèse, apporte une confirmation définitive à la page 546, note 171, en donnant le texte d'une lettre de Jean Aicard, datée du 18 mai 1867, adressée à André : « ... *Le Figaro* a imprimé ma pièce *A Lamartine* ». Toujours suivant Michael Pakenham – voir p. 544, note 160 – *L'Echo de Marseille*, daté du 15 juin, signale que le poème venait d'être publié dans *La Tribune artistique et littéraire du Midi*, revue mensuelle qui parut de 1857 à 1869 à Marseille.
23. Voir sur ce point « Les relations d'Emile et de Marie-Thérèse Ollivier et d'Henri Bergson avec le poète Jean Aicard à travers leur correspondance », par Jean-Claude Léonide, p. 37-51 dans *le Bulletin de la Société des Amis du Vieux Toulon*, n° 101, 1979.
- Jean Aicard connaissait, par son père, Démosthène et Emile Ollivier. En 1869, sur la recommandation de Joseph Autran, Jean Aicard faillit devenir secrétaire d'Emile Ollivier, alors au faite de sa gloire de député de l'opposition. Jules Michelet le lui aurait déconseillé. Au lendemain de la guerre de 1870, Jean Aicard et Emile Ollivier se perdirent de vue : la *Correspondance reçue par Jean Aicard* atteste, en tous cas, de l'absence de relations épistolaires jusqu'en 1896. Relations courtoises, sinon suivies, jusqu'en 1908, année à partir de laquelle la correspondance fut continue et amicale.
24. Le *Discours...* a été récemment réimprimé sous le titre : *Emile Ollivier sur Lamartine*, Editions d'aujourd'hui, Les Introuvables, 1990.
- Emile Ollivier rapportera le détail de la cabale menée par Guizot dans son ouvrage *Lamartine et les incidents qui ont empêché son éloge*, Paris, Garnier-Frères, 1874.
25. Le poème fut publié par Firmin-Didot en 1883.
- Les Annales politiques et littéraires*, 17<sup>e</sup> année, n°831, 28 mai 1899, publièrent un extrait, p. 346, sous le titre : « Lamartine adolescent ».
26. « Le lierre du lycée Lamartine » fut publié dans la *Revue Lyonnaise*, n° IX, 1885, p. 367-369.
- En librairie, il parut dans *Le Dieu dans l'Homme*, Paris, Ollendorff, 1885, 2<sup>e</sup> édition, p. 198-202.
- Voir encore « Lamartine » dans la *Revue Bleue*, n° 6, 1883, p. 623-625.
27. Voir les trois lettres datées Mâcon 20 février 1899, 14 novembre 1903, 7 février 1910, signées Duréaut, secrétaire perpétuel dans le carton 1S13, *Correspondance à Jean Aicard* et dans le carton 1S7, *Papiers officiels de Jean Aicard et de sa famille*, enveloppe 45, pièce n° 42.

## Jean Aicard, du poème au roman

28. Léon Laurent-Pichat, littéraire, publiciste et homme politique, est aujourd'hui bien oublié, à tort. Cet ardent républicain était en relation avec Alexandre Mouttet : plusieurs lettres de la *Correspondance à Jean Aicard*, carton 1S15, sont adressées à Mouttet. De cet ensemble assez conséquent – une trentaine de lettres – se dégage une certitude : Jean Aicard n'hésita pas à demander aide, conseil, critique à un poète chevronné, qui devint son ami. Ajoutons que Victor de Laprade et d'autres encore apportèrent leur concours obligeant : Jean Aicard ne les oubliera pas dans ses *Jeunes croyances*.
29. Nous préparons l'édition de la Correspondance croisée *Jean Aicard et les Hugo*.
30. A titre d'exemple, nous donnons le texte d'une lettre dont l'autographe se trouve dans le carton 1S15, n° 11, d'une lectrice. Voir Annexe II.
31. Les conférences données pour la *Revue hebdomadaire* dans la salle du Foyer les 6, 13, 20 et 27 mars 1914 eurent pour sujet Alfred de Vigny.
32. Voir la préface, p. IX-X, datée : Paris, le 27 mars 1914, de l'ouvrage de Jean Aicard, *Alfred de Vigny*, Paris, Ernest Flammarion, 1914.

Alphonse de Lamartine et Jean Aicard : histoire d'une amitié

## ANNEXE I

Lagrange St-Pierre 9 juin 1867

[Charles Alexandre à Jean Aicard]

Le jour où je vous écrivais, cher poète, j'adressais à M. Eloi, au bureau du *Toulonnais*, ma lettre à M. Margollé sur les *Jeunes Croyances*. J'espérais qu'il l'aurait insérée de suite. Ecrivez-lui, ou faites passer l'obligeant M. Mouttet chez M. Eloi pour le prier de publier mon salut à votre poésie.

Vos nouvelles sont heureuses ; vous nous apaisez comme la saison féconde de l'été après les orages de printemps, et l'azur, la lumière tranquille, la moisson arrivent. Vous avez un ami, les vacances sont prochaines, et là bas, les yeux sur le paysage de Cordouan, vous rêvez au loin les belles grèves du pays. C'est l'espérance, la claire espérance de la jeunesse, la fête de l'aurore. *Ce sont les bons moments*, comme disait Lamennais mourant, les yeux sur l'aurore de l'immortalité.

Je suis comme vous, sans nouvelles de Morin, et j'en ai de la peine. Pichat aussi garde le silence. Que voulez-vous ; il ne faut jamais se plaindre de ses amis. Qui peut deviner leurs peines, leurs causes de silences, leurs tristesses ? L'homme a ses heures d'isolement sauvage, où il aime à s'enfoncer seul, comme le chevreuil au fond des forêts silencieuses. Lamartine, qui a la balle mortelle au flanc, est enseveli dans sa chambre, comme dans une tombe. Il est si souffrant, si triste, qu'on ne reçoit plus, même les plus intimes amis. Il doit revenir ici dans son grand foyer de Monceaux dont on vend des lambeaux pour combler le gouffre des dettes. Oh ! L'immense infortune, comme vous dites. J'ai beaucoup aimé votre généreuse défense du pauvre grand poète.

Quelle émotion a eu la France à cet attentat de la folie patriotique contre le Czar ! L'assassinat réhabilite l'oppresseur et déshonore la victime. Pauvre Pologne si pure ! Le général Jamski l'a bien défendue dans sa noble lettre. Si j'étais le Czar, comme je me vengerais ! j'affranchirais la Pologne Politique du cœur, hélas, inconnue des Empereurs. Quand viendras-tu donner la paix, la liberté et la joie au monde !

Adieu, cher poète et ami. On vous aime ici, on garde le bon souvenir de votre jeunesse, de votre poésie et de votre cœur. Soyez heureux.

Ch.[arles] ALEXANDRE

---

Aut : Archives communales de la ville de Toulon, *Fonds Jean Aicard, Correspondance à Jean Aicard*. Carton 1S13.

Jean Aicard, du poème au roman

## ANNEXE II

Pierry, Epervain 31 mars 1906

[M<sup>lle</sup> A. Leblanc à Jean Aicard]

Je viens de lire votre article des *Annales* « Les fleurs de Maison close ». Que c'est beau ! Vraiment ce culte de l'idéal existe et existera toujours. Qu'on est heureux de le retrouver, surtout exprimé d'une façon si enthousiaste, qui vous empoigne et vous élève en un moment aux hautes régions de l'âme.

Que vous étiez heureux de pouvoir évoquer cette âme et la sentir vivre ainsi près de vous.

Et cette évocation (*sic*) de Lamartine : vous avez eu le bonheur de le voir, de l'entendre, de l'approcher, lui le vrai, le grand poète.

Que ne donnerai-je pour voir ou entendre, ne serais-ce (*sic*) qu'un instant, un poète, un de ceux que j'aime, dont les œuvres nous grandissent toujours, et nous montrent le vrai chemin, un de ceux qui nous font passer sur la terre les yeux levés au ciel. Une impression comme celle-là doit laisser un souvenir ineffaçable et agir sur toute une vie.

Non ! tout n'est pas fini. Tous ceux qui ont grandi vers le beau, vers l'idéal, vivront éternellement ; il y aura toujours des cœurs enthousiastes qui les feront revivre, car l'âme humaine et (*sic*) comme la nature, elle conserve intacte et toujours renouvelé le souvenir du disparu.

Non toutes ces choses ne se démodent pas ! Tout ce qui a entouré un grand homme nous rend des émotions, car un peu de son âme restant à chaque chose vous le rappelle toujours. Tout nous dit : c'est ici qu'il a vécu, c'est (*sic*) fleurs, il les a vues, il les a aimées.

J'ai eu, il y a quelques années, le bonheur de faire un pèlerinage à St-Point. Tout nous parle de lui, les arbres, les fleurs, les livres qu'il lisait ; les étoiles, témoins éternels nous apparaissent toujours semblables, c'est ainsi que de sa table de travail, il voyait l'horizon.

... Excusez ma lettre déjà trop longue, peut-être : j'ai eu tant de plaisir à vous écrire.

Je conserve avec un soin pieux la lettre que vous avez bien voulu me répondre une fois, elle est pour moi un fétiche : elle me donne foi au bonheur.

Daignez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma profonde admiration.

M<sup>lle</sup> A. LEBLANC

---

*Aut* : Archives communales de la ville de Toulon, *Fonds Jean Aicard, Correspondance à Jean Aicard*. Carton 1S15, pièce n° 11.